

Arachnée

Quelque chose bougea, imperceptiblement, au centre du lacis de soie fragile qui convergeait en un cône sombre et s'enfonçait dans la terre sèche du vivarium. La toile d'araignée était sale et désordonnée mais luisait sous l'éclairage violent d'un spot. A quelques centimètres du nid, le criquet se débattait mais le piège résistait à ses détentes affolées.

Une jeune femme brune fixait la scène, immobile, le haut du corps penché, le visage presque collé à la vitre, les coudes appuyés sur la paillasse de carrelage blanc, le menton posé sur les mains ouvertes. Légèrement en retrait un homme observait aussi mais de façon plus nonchalante, les mains enfoncées dans les poches d'une blouse blanche ouverte et trop large. Le laboratoire était une grande pièce grise où la pénombre s'installait. Un plan de travail encombré de matériel, de loupes binoculaires et de vivariums courait le long des murs, interrompu ça et là par de hautes armoires vitrées surchargées de bocaux, de produits et de livres. Une baie vitrée ouvrait sur les jardins du muséum déjà gagnés par la nuit. L'après midi de novembre touchait à sa fin et seul le spot qui éclairait la scène diffusait une lumière faible et indirecte dans la pièce. Le silence était total depuis un long moment. L'homme se retourna, sortit une Gitane et l'alluma, masquant la lumière du briquet avec sa paume, et contrôlant son geste pour étouffer le bruit. Il reprit sa position et son regard s'immobilisa sur la nuque de la jeune femme. Il resta ainsi, pensif, exhalant par le nez les longues goulées de tabac brun.

Quelque chose avait bougé. La jeune femme ne respirait plus et regardait intensément. L'homme se concentra à son tour sur le vivarium. L'araignée allait sortir. On l'apercevait déjà, mais à peine, recroquevillée au seuil de l'étroit canal de son nid. Seules visibles, ses pattes velues barraient l'entrée, immobiles comme les barreaux d'un soupirail. Après un long moment, elles frémirent et l'animal se déploya d'un seul mouvement sur la toile, révélant un corps brun qui se figea en un instant. Elle était très grosse, assez sombre, vaguement tigrée, inégalement velue, basculée en l'avant entre les pattes disposées en un cercle parfait. Le criquet, paniqué, s'immobilisa à son tour. Pris dans la gangue de lumière, les deux animaux engageaient d'instinct le rituel de mise à mort qu'attendait la jeune femme depuis plusieurs heures.

- Prenez votre photo maintenant, murmura l'homme, c'est le moment. Regardez la, elle est superbe, elle ne bougera que lorsque le criquet s'affolera.

Il s'était rapproché de la jeune femme et chuchotait pour ne pas effrayer l'araignée.

- On ne peut pas attendre un peu ? Je voudrais vraiment avoir le moment où elle tue sa proie.

Elle avait répondu dans un souffle, visiblement fascinée par le gros animal immobile. De la main gauche elle tenait un petit déclencheur. Elle respirait par saccades légères et la tension donnait à son visage une expression concentrée, bouche entrouverte, yeux écarquillés, rendus très verts et très lumineux par la puissance du projecteur. Des yeux d'eau que les paupières un peu mauves venaient balayer par instant. Elle passa la langue sur sa lèvre supérieure, très lentement. Le regard de l'homme s'arrêta sur sa bouche puis parcourut son profil. Le front était bombé, le nez petit, la bouche dessinée et le menton très légèrement fuyant, qui accentuait l'impression juvénile de l'ensemble et rendait fragile la beauté pourtant évidente des traits, une fragilité renforcée par un cou gracile et long.

- On ne peut pas savoir, reprit-il à voix basse. Ca peut durer. Elle peut même retourner se cacher dans son trou et vous aurez à revenir. On ne peut pas prédire les comportements d'une araignée.

Tout est inscrit dans les gestes, dans la posture de la victime. C'est elle au fond qui règle le ballet, qui écrit les séquences du drame, de sa propre mise à mort. L'araignée attend un mouvement, une sorte de confirmation de sa proie. Tant que le criquet ne bouge pas, elle se méfie, bien qu'elle voie, elle ne sait pas trop à quoi elle a à faire. Mais lorsqu'il se débat dans la toile et cherche à s'échapper, elle interprète les secousses, elle reconnaît sa victime et sait qu'elle peut attaquer sans risque. Alors, mais seulement alors, vous verrez, elle tuera. C'est un geste très rapide, brutal, impressionnant, il vous faudra des réflexes. Et des nerfs. C'est une mise à mort très codée, très systématique, toujours la même, avec toujours la même violence.

Stéphane la trouvait belle. Elle était menue, habillée de noir, un tee-shirt ample, serré à la taille dans une jupe assez courte. Son seul bijou était une petite broche avion taillé dans un corail rouge vif. Les cheveux ramenés sur les yeux par sa position renforçaient son air adolescent. Quelques minutes auparavant, elle s'était déhanchée pour se reposer d'une posture trop longtemps maintenue et, sans même s'en rendre compte, avait effleuré Stéphane. Dans la pénombre du labo, la peau de ses jambes nues dessinait une lueur laiteuse. Il l'observait sans bouger.

Tout avait commencé une dizaine de jours auparavant, sur le net, par un échange de messages insolites, sur l'un des forums fréquentés par les amoureux de la Veuve Noire. Un participant réclamait des photos d'araignées *particulièrement impressionnantes*. Stéphane avait répondu et joint, en fichier, l'image d'une Thomise Géante, repoussante, ainsi que sa propre photo, bien choisie. Pas mal, avait répondu le correspondant, avez-vous pire? Intrigué, il avait voulu en savoir plus et avait découvert qu'il s'agissait d'une jeune photographe luxembourgeoise. Il l'avait appelée. Elle voulait *shooter*, disait-elle, une araignée en gros plan pour illustrer la couverture d'un ouvrage de sociologie qui traitait des nouvelles formes de pouvoir dans les organisations multinationales, en particulier depuis l'explosion de l'internet. L'éditeur n'avait rien trouvé de satisfaisant dans les agences ou les banques d'images. Finalement il faisait réaliser la photo car

l'auteur tenait à son araignée. Le thème du livre avait intrigué Stéphane et la voix de la jeune femme l'avait accroché. Déjà au téléphone il avait eu l'intuition d'une rencontre.

Sa passion pour les arachnides était ancienne et mystérieuse. Lui-même avait du mal à la situer, sans doute dans l'enfance, mais sans jamais arriver à mettre de doigt sur le fait déclencheur. Il en avait fait sa vie et, devenu biologiste, professeur et chercheur, il comptait parmi les grands experts mondiaux qu'on croisait régulièrement dans les congrès et les rencontres internationales. Sa passion l'avait aussi éloigné du monde réel, monde qu'il avait toujours fui. Elle en avait aussi transformé l'image. Stéphane habitait ainsi un enchevêtrement imaginaire de fils, de liens, de connexions et de réseaux au sein duquel il évoluait avec agilité. L'internet n'avait fait que renforcer son mode de vie. Stéphane communiquait, achetait, séduisait, voyageait dans la toile brownienne et ses multiples connexions, et pas à pas prenait le contrôle de son réseau personnel de contacts. Il s'était fait communiquer le manuscrit du livre que l'araignée devait illustrer. Un ouvrage polémique, violent, qui tentait de démontrer que la "grande toile" de l'internet était un piège culturel global au centre duquel veillait les intérêts des maîtres de la technologie, les grands groupes mondiaux et naturellement des Américains qui, comme des araignées, attendaient simplement que leur proies se rendent elles-mêmes prisonnières avant d'être analysées, surveillées, mises en dépendance et, finalement, annihilées. Pourquoi pas. Il avait refermé sans finir. Ce monde était celui qu'il avait fui et jusqu'à preuve du contraire, Big Brother et les nervis du Nouvel Ordre Mondial, tout omnipotent qu'ils fussent, n'avaient pas ciblé le laboratoire. Enfin, l'idée d'avoir une fille au bout du fil, après l'avoir accrochée sur le net, pour photographier une araignée, constituait pour lui les prémices cohérents d'un rite sympathique.

Il regrettait l'aversion que provoquaient en général les araignées mais il savait en jouer s'il le fallait et il avait accepté que la jeune femme vienne faire sa photo. Les passionnés ou les professionnels du domaine étaient rares et, si ce n'était dans son labo, où aurait-elle pu opérer ? Je viendrai jeudi en fin de matinée pour installer, avait-elle

dit, et je ne *shooterai* qu'en fin d'après midi. Stéphane s'était étonné, pourquoi fallait-il une demi-journée de pose pour photographier une araignée.

Il avait compris en déchargeant trois énormes caisses métalliques remplies de matériel. Non seulement le labo avait été rapidement encombré de pieds, de spots, d'accumulateurs, de parapluie blancs et de plaques de polystyrène, mais il avait dû renoncer à son travail et se consacrer à l'installation. L'assistant habituel de la photographe avait fait défaut au dernier moment. Elle travaillait à la chambre, disait-elle, et cela justifiait cette débauche technique, tout ce matériel qu'ils avaient disposé. Elle travaillait vite et sans hésitation, donnait des indications précises sur ce qu'elle voulait, et Stéphane n'avait qu'à suivre en la regardant opérer. Concentrée sur son montage, elle ne lui portait pas la moindre attention.

Elle avait demandé "une araignée *particulièrement horrible*, une de celles dont vous m'avez parlé au téléphone, vous savez, les poilues qui sont mortelles". Il y avait au laboratoire une mygale australienne, une *Atrax Robustus*, sur laquelle il avait travaillé quelques semaines auparavant et qui ferait l'affaire, à condition qu'elle se montre. On l'avait installée dans un vivarium de verre, rempli au deux tiers d'un mélange de sable, de terre et de morceaux de racines où elle avait creusé son terrier et tissé une toile irrégulière. La jeune femme avait accepté après avoir écouté en silence la description de l'animal. Un peu par jeu, Stéphane en avait fait un portrait féroce, ce qui d'ailleurs n'était pas loin de la réalité. A la bonne saison, elle faisait encore des victimes en Australie. Lorsqu'elle avait su que l'araignée se nourrissait d'insectes, elle avait demandé qu'on lui livrât une proie, pour la photo. Il avait accepté, un peu surpris.

- Comment mange-t-elle sa proie ?

La question renforça la tension du moment. Rien n'avait bougé depuis un quart d'heure et les deux animaux s'étaient installés dans le silence et la lumière.

- Vous voyez ces deux sortes de cornes qui descendent, verticales, devant la tête, nous disons le céphalothorax, ce sont ses

chéllicères, ses machines à tuer. Elles sont creuses, comme des seringues. L'araignée les plante dans l'abdomen de sa proie et y injecte un venin qui la paralyse et commence la digestion. Sous les chéllicères, il y a ce que nous appelons un bloc masticateur. C'est avec cela qu'elle broie les téguments de sa victime. Elle arrose ce broyat de suc digestifs qui, comment dire, pré-digèrent les chairs et, finalement, elle aspire le tout.

Stéphane ferma les yeux. Il savait qu'il allait la baiser. C'était une évidence palpable dans l'immobilité déjà chargée de la scène. Il entendait cette note continue que lui seul percevait et que le corps de la jeune femme laissait filtrer dans le silence. Il avait ressenti cela très tôt dans son enfance. Sans qu'il l'ait jamais cherché ou volontairement déclenché, les femmes repéraient immédiatement en lui quelque chose d'animal, une posture instinctive qui forçait le désir, une lourdeur sensuelle et primitive qui les faisaient autrefois le câliner de trop près et aujourd'hui sombrer sans retenue dans des accouplements nerveux et silencieux. Sa vie était ainsi, ponctuée de rapports brutaux et inattendus. Rien n'était prémédité, mais chaque aventure était une évidence saisie au vol, par instinct du moment propice. Parfois, les sentiments venaient assouplir les sensations, mais jamais très longtemps. Ses partenaires lui rendaient grâce pour son silence et pour son savoir-faire taciturne, il ne trahirait pas leur abandon. Il ne s'était jamais trouvé beau. De taille moyenne, massif, il émanait de son corps trop présent une nonchalance placide, pesante mais chaleureuse. S'il s'asseyait dans un fauteuil, on retenait son souffle, on craignait pour le meuble. Son visage était d'une élégance amère, nez légèrement busqué, bouche fine et sinieuse. Ce don de séduire l'encombrait depuis toujours comme un pouvoir usurpé dont il ne tirait aucune gloire et qu'il ne contrôlait pas. Mieux, il se sentait frustré, dépossédé du cours normal de la séduction, aimé pour ce qu'il ne maîtrisait pas et en perpétuel désaccord avec ses partenaires sur le sens de leurs étreintes. Jamais aucune de ces liaisons n'avait duré plus de six mois. Il ne prenait que rarement l'initiative et ne contrôlait rien, pas même ses étudiantes, pourtant beaucoup plus jeunes, qui

finissaient toujours par le laisser à sa solitude primordiale, vide de lui et de tout. Pourtant, bien que désabusé par ces captures faciles, il avait gardé intacte un colère irrépressible pour celles qui lui résistaient. Apparemment, la photographe était loin d'être en piste. Il avait retrouvé, sur le net, le plaisir de l'approche, de la traque, le travail difficile de la séduction.

L'obscurité était maintenant totale dans le laboratoire. Seule, la petite arène morbide renvoyait une lumière intense. Il s'était rapproché de la jeune femme et la regardait fixement. Il était un peu tôt. Il fallait, attendre, d'abord l'hypnotiser, l'engourdir, n'agir que lorsqu'elle serait bonne à prendre.

- Elle suce jusqu'à ce que l'insecte soit vidé de toute substance comestible. C'est une action à la fois lente et intense. A la fin, il ne reste plus que la chitine, la carapace, comme une gangue vide qui se disloque progressivement. En milieu naturel, le vent se charge de faire le ménage. A propos, vous avez lu le manuscrit ?

- Oui, répondit-elle dans un souffle..

- Alors ?

- Pas pu finir.

- Pourquoi ?

- Je ne crois pas à ces histoires de pouvoir. D'ailleurs le pouvoir ne m'intéresse pas. Je n'aime que les images.

L'araignée ne bougeait plus.

Elle se mit à parler d'elle-même, en chuchotant. Il fallait cela, il fallait qu'elle soit au centre, qu'elle vienne au centre, qu'elle se sente au centre. Un jeu facile, il suffisait de la questionner, de relancer, de ne pas répondre, de la laisser s'ouvrir et révéler sans y prendre garde toutes les voies par lesquelles il la pénétrerait pour la prendre. Oui, d'abord la mettre au centre et la pénétrer ensuite, psychologiquement d'abord, une intrusion anodine qui permettait de masquer l'intention prédatrice derrière un voile de complicité chaleureuse. Il suffisait de commenter gentiment, habilement, sur elle, sur ce qui venait d'être dit et se glisser lentement, affectueusement, dans l'intimité livrée

imprudemment au cours des minutes précédentes. Puis, ce pas franchi, dans l'étonnement désarmé de la proie qui se croit appréciée et comprise, érotiser le discours, installer le désir et faire basculer la relation. L'araignée aiderait Stéphane. La sensualité morbide de la scène sur laquelle se penchait la jeune femme serait la drogue subtile qui annihilerait les défenses et provoquerait l'abandon. La conversation, chuchotée, se poursuivit une demi heure suivant le rituel qu'il avait établi. Devant eux, les deux animaux étaient toujours immobiles dans la lumière. La jeune femme parlait d'elle. Par instants, les antennes du criquet tressaillaient de façon incohérente puis se figeaient à nouveau. Brutalement, il déclencha une ruade qui secoua la toile, l'araignée bondit vers lui et de nouveau s'immobilisa, à peine à trois centimètres. Elle semblait hésiter.

Stéphane avait senti la respiration de la jeune photographe se bloquer, vu la bouche s'entrouvrir, les reins se creuser, le corps se raidir. Il avait l'impression qu'elle s'était mise à trembler légèrement. Il s'approcha d'elle.

- Regardez bien les chélicères, reprit-il à voix basse. Elles sont très puissantes. Elles s'enfonceront dans l'abdomen qui est très mou. Elles entreront dans la chair, sans résistance, et y propageront la paralysie, avant la mort. La proie n'a aucune chance. Elle aura beau se débattre, elle ne pourra rien.

Ne pas aller trop loin. Erotiser sans dire une connerie. Ne pas rompre le charme. Ils étaient debout; elle, le corps cassé en avant, toujours accoudée à la paillasse; lui, en retrait, mais plus proche. Elle passa de nouveau d'une jambe à l'autre, effleurant encore la cuisse de Stéphane. Il ferma les yeux. La baiser par terre, dans cet amas de fils, d'objets, de prises et de machines, c'était impossible, mais, bon Dieu, il fallait y aller, là, maintenant... Il se rendit compte qu'il respirait maintenant au même rythme qu'elle.

- C'est un animal horrible.

Elle avait dit cela dans un souffle, la voix légèrement rauque.

- Tout à fait... C'est un animal horrible. Il a tout pouvoir sur sa proie. Mais au fond, est-il si horrible? Il y a bien des choses qui nous

échappent dans ce qui se joue à l'instant sur la toile. Qui sait ce qu'attend le criquet. Qui sait quelles sont ses intentions... Mais vous, vous, maintenant, surtout ne bougez plus... Il chuchotait.

Il se redressa et ne bougea plus. Un long moment passa.

- Pourquoi ? dit-elle.

- De grâce, ne bougez pas.

Il recula et se plaça derrière elle. Il en était certain, elle tremblait, elle attendait. Il voyait le dos cambré, la chevelure qui masquait le vivarium. Il s'approcha très doucement jusqu'à être en contact. Ils restèrent ainsi un long moment, collés l'un à l'autre, elle toujours basculée en avant, lui droit, les yeux fermés. Elle s'abandonna soudain et laissa sa tête plonger quand elle sentit que Stéphane commençait à caresser ses reins, puis ses hanches. Il allait et venait, l'attirait à lui dans un va et vient à chaque fois plus pressant. Les deux mains descendirent lentement le long des cuisses puis virent se glisser entre les jambes et remontèrent dans le même mouvement, entraînant la jupe noire qu'elles roulèrent sur les reins. La tête toujours basculée, le front posé sur les poings fermés, elle attendait immobile. Affolée, l'araignée avait disparu dans son cône de soie grise. Silencieux, les mains accrochées aux hanches, le regard de nouveau perdu dans la lumière du vivarium, Stéphane fixait le criquet prisonnier de la toile désertée.

- C'est fini, dit-il après quelques minutes en se détachant d'elle et en reprenant son souffle, il n'y a plus de risque, plus rien à craindre...

- L'araignée est partie, murmura-t-elle en se redressant. Nous avons dû lui faire peur. Je n'ai pas ma photo.

- Oui. Il faudra revenir.